

N.d.t.

*Es gibt allerdings Unaussprechliches.
Dies zeigt sich, es ist das Mystische*

L. Wittgenstein, *Tractatus*, 6.522

1. *La lumière cachée* (*La luse sconta*, All'Insegna del Pesce d'oro, 1983), fait partie des tout derniers recueils de Biagio Marin, publié entre deux volumes plus amples : *E anche el vento tase* (1982) et *La vose de la sera* (1985). Le 24 décembre 1985, Biagio Marin meurt à Grado, où il était né le 29 juin 1891. Son œuvre, saluée en Italie par Pier Paolo Pasolini ou Eugenio Montale, puis, plus récemment en France, par Olivier Barbarant grâce aux traductions de Laurent Feneyrou, reste peu connue. L'adjectif galvaudé : 'immense' ne convient pas à ce poète du minuscule, mais il n'empêche qu'il reste parmi les plus grands du vingtième siècle : « *Ta poésie est une des plus belles, plus pures, plus passionnées de ces cinquante dernières années : tu le sais. Et tu sais que les meilleurs le savent. Alors écris, au contraire, avec ton ardeur miraculeuse. T'embrasse avec grande affection* », lui écrit Pasolini le 6 février 1956.

2. *La lumière cachée* est composé de 31 poèmes, accompagnés de quelques notes succinctes d'Edda Serra, traduisant certains termes en *graisan*, le dialecte de Grado. Omniprésence de la mort, « amère et sereine », comme dans toute l'œuvre de Marin, elle est évoquée ici avec une insistance particulière et comme une attente. C'est aussi la période au cours de laquelle Marin, presque aveugle, continue d'écrire au fil de la plume, dès les premières lueurs du matin, sur des feuilles que l'on glisse sur un lutrin posé sur son lit, et où le vocabulaire

se limite à quelques mots qui constituent le plan fixe d'un paysage rêvé tout entier.

3. À lire ces 31 poèmes, le mystère de Marin reste intact. Ou, dit autrement : *la lumière* reste *cachée*.

« *Que te dirais-je de la poésie ?* » demande Federico García Lorca, « *que dirais-je de ces nuages, de ce ciel ? Les voir, les voir, les voir ... et rien de plus* », répond-il à lui-même. Et à propos de tout autre chose, Gershom Scholem écrivait : « *Publier les œuvres maîtresses de l'ancienne littérature cabalistique est la meilleure garantie de son secret ... Aurions-nous donc affaire, une fois encore, à cette politique mystico-anarchiste, qui protège mieux les secrets en les énonçant qu'en les taisant ?* »

Ainsi, le secret de *Tanta beltà / epur svanía / ne la gran bìa-vità / de lontanía* (25) reposerait sur cette poétique *mystico-anarchiste*, cette antinomie apparente, mais qui dit bien l'impossibilité de ranger dans quelque catégorie que ce soit l'émotion ressentie à lire ou entendre cette succession rimée de *-tà* et *-nía*, que la traduction ne peut rendre, sauf à tordre la langue jusqu'à écrire : *Tant de beauté / pourtant évanesciée / dans la gran'-bleu-pâlité / d'éloigniyé*.

4. Et, en effet, Marin ne se *range* pas. Mais s'il dérange au contraire, à la fois par l'évocation répétée de son *Dieu sans visage* (4) qui *est tout* (11) et par son opposition à l'Église affirmée en toutes occasions, c'est aussi parce qu'il écrit décidément et volontairement dans une langue qui n'est pas *comprise* et qui désigne ainsi, au fil de ses recueils, l'impossibilité même de comprendre la poésie et son importance quand elle se présente à l'œil ou à l'oreille.

5. N'est-ce pas, cela, quand *il se montre*, le Mystique ?